

L'ARCHE *Editeur*

Thornton WILDER

Le Long Festin de Noël

Traduit par
Julie Vatain

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Le Long festin de Noël

Pièce en un acte
de Thornton Wilder
(1931)

Traduction de Julie Vatain (julie.vatain@gmail.com)

PERSONNAGES

LUCIE, femme de Roderick
RODERICK, fils de Mère Bayard
MÈRE BAYARD
LE COUSIN BRANDON
CHARLES, fils de Lucie et Roderick
GENEVIEVE, fille de Lucie et Roderick
LEONORE BANNING, femme de Charles
LUCIE, fille de Léonore et Charles, jumelle de Samuel
SAMUEL, fils de Léonore et Charles, jumeau de Lucie
RODERICK, le plus jeune fils de Léonore et Charles
LA COUSINE ADELAÏDE
SERVITEURS
NOUNOUS

DECOR

La salle à manger de la maison Bayard.

Le couvert est somptueusement mis pour le déjeuner de Noël sur une longue table, près de la rampe. Une énorme dinde est posée à la place du maître de maison, côté cour.

Au fond, côté jardin, une porte ouvre sur le couloir.

Sur l'avant-scène, côté jardin, se trouve un étrange portique orné de guirlandes de fruits et de fleurs. A l'opposé, côté cour, un autre portique tendu de velours noir. Les portiques dénotent la naissance et la mort.

Quatre-vingt-dix années seront parcourues pendant cette pièce, qui représente en accéléré quatre-vingt-dix repas de Noël dans la maison Bayard. Les habits des acteurs n'ont rien de singulier ; c'est par leur jeu qu'ils doivent indiquer leur avancée en âge. La plupart ont des perruques de cheveux blancs qu'ils ajustent sur leur tête le moment venu, simplement et sans commentaires. Les dames peuvent avoir des châles cachés sous la table qu'elles remontent peu à peu sur leurs épaules en vieillissant.

Tout au long de la pièce, les personnages ne cessent de manger de la nourriture imaginaire avec des couteaux et des fourchettes imaginaires.

Il n'y a pas de rideau. En arrivant dans la salle le public voit la scène prête et la table mise, encore dans la pénombre. Peu à peu les lumières de la salle baissent et la scène s'éclaire, jusqu'à ce que la lumière éblouissante d'un matin d'hiver se déverse par les fenêtres de la salle à manger.

Entre Lucie. Elle passe la table en revue, ajustant ici ou là une fourchette ou un couteau. Elle s'adresse à une jeune servante qui reste invisible à nos yeux.

LUCIE : Je crois que nous sommes fin prêtes, Gertrude. Pas de carillon aujourd'hui, je les appellerai moi-même. *Elle sort dans le couloir et appelle.* Roderick, Mère Bayard : tout est prêt. Venez déjeuner.

Entre Roderick, qui pousse Mère Bayard dans son fauteuil roulant.

MÈRE BAYARD : ... sans oublier le nouveau cheval, Roderick. J'avais l'habitude de croire que seuls les hommes vendus au diable possédaient deux chevaux. Un nouveau cheval, une nouvelle maison et une nouvelle épouse !

LUCIE : Tenez, Mère Bayard, asseyez-vous entre nous deux.

RODERICK : Alors, Maman, qu'est-ce que tu en dis ? Notre premier Noël dans la nouvelle maison, tu vois ?

MÈRE BAYARD : Tss-tss-tss ! Je me demande ce qu'en dirait ton cher père !

RODERICK dit le bénédicité.

Ma chère Lucie, je me souviens du temps où les Indiens vivaient ici même, et je n'étais déjà plus toute jeune. Je me souviens d'avoir traversé le Mississippi sur un radeau flambant neuf. Je revois le temps où Saint Louis et Kansas City étaient remplies d'Indiens.

LUCIE : *Neue une serviette autour du cou de MÈRE BAYARD.* Imaginez-vous cela ! Voilà ! Quelle journée magnifique pour notre premier Noël : une belle matinée ensoleillée, de la neige, un sermon splendide. Les sermons du pasteur McCarthy sont splendides. J'ai pleuré tout ce que j'ai su.

RODERICK : *Présente un morceau de dinde au bout d'une fourchette imaginaire.* Alors, qu'est-ce que je te sers, Maman ? Une lichette de blanc ?

LUCIE : La moindre brindille a son enveloppe de glace. On ne voit pas ça souvent. Je vous aide à couper, ma chère ? *Par-dessus son épaule.* Gertrude, j'ai oublié la gelée. Vous savez : sur l'étagère d'en haut. Mère Bayard, j'ai retrouvé la saucière de votre maman dans le déménagement. Comment s'appelait-elle, déjà ? Dites-moi les noms de tout le monde. Vous vous appeliez... voyons... Geneviève Wainwright. Votre mère, elle...

MERE BAYARD : Oui, il faut que tu le notes quelque part. Je m'appelais Geneviève Wainwright. Et ma mère Faith Morrison. C'était la fille d'un fermier du New Hampshire qui officiait comme forgeron à ses heures perdues. Elle a épousé le jeune John Wainwright...

LUCIE : *Compte sur ses doigts pour se souvenir.* Geneviève Wainwright. Faith Morrison.

RODERICK : Nous avons tout ça dans un registre, quelque part à l'étage. C'est tout noté. C'est très intéressant, ce genre d'histoires. Allons, Lucie, un peu de vin. Maman, une larme de vin rouge, pour Noël. C'est riche en fer. « Rien de tel pour l'estomac qu'une petite goutte de vin ».

LUCIE : Vraiment, je ne m'habitue pas à boire du vin ! Que dirait mon père ? Enfin, je suppose que c'est permis.

Entre le Cousin Brandon depuis le couloir. Il s'installe près de Lucie.

COUSIN BRANDON : *Se frottant les mains.* Tiens, tiens, ça sent bon la dinde. Mes chers cousins, je ne saurais vous dire à quel point c'est agréable de passer Noël en votre compagnie. J'ai vécu si longtemps là-bas en Alaska sans la moindre famille. Voyons voir, cela fait combien d'années que vous habitez la nouvelle maison, Roderick ?

RODERICK : Eh bien cela doit faire...

MERE BAYARD : Cinq ans. Cela fait cinq ans, les enfants. Vous devriez tenir un journal. C'est votre sixième Noël ici.

LUCIE : Tu entends ça, Roderick ? On dirait que nous habitons ici depuis vingt ans.

COUSIN BRANDON : En tout cas, elle est belle comme neuve.

RODERICK : *Tout en découpant.* Qu'est-ce que je te sers, Brandon, l'aile ou la cuisse ?... Frieda, donnez à boire à mon cousin Brandon.

LUCIE : Seigneur, je ne m'habituerai jamais à tous ces vins. Je me demande ce qu'en dirait mon père. Qu'est-ce vous prenez, Mère Bayard ?

Au cours des répliques suivantes, la chaise de MERE BAYARD, sans aucune propulsion visible, s'éloigne peu à peu de la table, tourne vers le côté cour et s'approche lentement du portique sombre.

MERE BAYARD : Oui, je me souviens du temps où les Indiens vivaient ici même.

LUCIE : *Doucement.* Mère Bayard n'est pas très en forme, ces temps-ci, Roderick.

MERE BAYARD : Ma mère s'appelait Faith Morrison. Elle a épousé John Wainwright, qui était pasteur de l'église congrégationnelle dans le New Hampshire. Un beau jour il l'a aperçue parmi ses fidèles...

LUCIE : Mère Bayard, voulez-vous vous allonger, ma chère ?

MERE BAYARD : ... et là au beau milieu de son sermon il s'est dit : « Je l'épouserai ». C'est ce qu'il a fait, et je suis leur fille.

LUCIE : *Se lève à demi et la suit des yeux avec anxiété.* Juste une petite sieste, ma chère ?

MERE BAYARD : Je vais bien. Mangez, mangez. Quand j'avais dix ans, j'ai dit à mon frère...

Elle sort. Très légère pause.

COUSIN BRANDON : Dommage que la journée soit si sombre et si froide. On a presque envie d'allumer les lampes. J'ai discuté un moment avec le Major Lewis en sortant de l'église. Sa sciatique le travaille un peu, mais il ne se porte pas mal.

LUCIE : *S'essuie discrètement les yeux.* Je sais que mère Bayard n'aimerait pas nous savoir en deuil un jour de Noël, mais je la revois assise avec nous, dans son fauteuil roulant, il y a un an à peine. Elle serait si heureuse d'apprendre notre bonne nouvelle.

RODERICK : *Lui caresse la main.* Allons, allons, c'est Noël. *Très officiel.* Cousin Brandon, un verre de vin à votre santé, mon cher.

COUSIN BRANDON : *Se lève à demi et tend galamment son verre.* À votre santé, mon cher.

LUCIE : Est-ce que la sciatique du Major est très douloureuse ?

COUSIN BRANDON : Un peu, oui. Mais tu le connais, il dit que dans cent ans on ne verra plus la différence.

LUCIE : Oui, c'est un grand philosophe.

RODERICK : Sa femme te remercie mille fois pour son cadeau de Noël.

LUCIE : J'oublie ce que je lui ai offert... Ah oui, la boîte à ouvrage !

Par le portique de la naissance entre une NOUNOU qui pousse un landau orné de rubans bleus. LUCIE se précipite, les hommes suivent.

Oh, mon merveilleux nouveau bébé, mon bébé adoré ! Avez-vous déjà vu un enfant pareil ? Vite, nounou, c'est une fille ou un garçon ? Un garçon ! Roderick, comment allons-nous l'appeler ? Vraiment, nounou, on n'a jamais vu un enfant pareil !

RODERICK : Nous l'appellerons Charles, comme ton père et ton grand-père.

LUCIE : Mais il n'y a pas de Charles dans la Bible, Roderick.

RODERICK : Bien sûr que si, il y en a. Il doit y en avoir un quelque part.

LUCIE : Roderick !... Bon, très bien : mais dans mon cœur il s'appellera toujours Samuel... Quel miracle que ses petites mains ! Ce sont les plus jolies mains du monde. Tenez, nounou. Fais une belle sieste, mon enfant chéri.

RODERICK : Ne le laissez pas tomber, nounou. Brandon et moi comptons sur lui pour notre entreprise.

La NOUNOU sort dans le couloir avec le landau. Les autres retournent à table : Lucie prend la place de MERE BAYARD et BRANDON vient s'asseoir près d'elle. Le COUSIN BRANDON met sa perruque blanche.

Lucie, un petit morceau de blanc ? De la farce ? Qui veut de la sauce aux aïelles ?

LUCIE : *Par dessus son épaule.* Margaret, cette farce est délicieuse... Un tout petit morceau, merci.

RODERICK : Maintenant, quelque chose pour arroser ça. *Il se lève à demi.* Cousin Brandon, un verre de vin à votre santé, mon cher. Dieu bénisse les dames.

LUCIE : Vous êtes trop aimables, messieurs.

COUSIN BRANDON : Le temps est bien couvert, aujourd'hui. Tant pis. Et pas de neige, avec ça.

LUCIE : Mais le sermon était remarquable. J'ai pleuré tout ce que j'ai su. Les sermons du Pasteur Spaulding sont tout bonnement splendides.

RODERICK : J'ai bavardé un peu avec le Major Lewis en sortant de l'église. Ses rhumatismes vont et viennent. Sa femme a quelque chose pour Charles ; elle viendra l'apporter cet après-midi.

Entre encore une fois la NOUNOU avec un landau. Rubans roses. Même précipitation vers le côté jardin.

LUCIE : Oh, mon joli bébé tout neuf ! Je n'aurais jamais imaginé que ce serait une fille. Vraiment, nounou : elle est parfaite.

RODERICK : Donne-lui le prénom qu'il te plaira. C'est ton tour.

LUCIE : Lalalala. Arheu. Arheu. Oui, cette fois c'est moi qui choisis. Elle s'appellera Geneviève, comme ta maman. Fais une belle sieste, mon trésor.

Elle suit du regard le landau que la NOUNOU pousse dans le couloir.

Tu t'imagines ! Un jour elle sera grande et elle dira « Bonjour, Maman, Bonjour, Papa. »... Vraiment, cousin Brandon, un bébé pareil, ça ne se trouve pas tous les jours.

COUSIN BRANDON : Et une nouvelle usine avec ça.

LUCIE : Comment ça, une nouvelle usine ? Roderick, je serai extrêmement mal à l'aise s'il se trouve que nous devenons riches. C'est ce que je crains depuis des années... Enfin, ne parlons pas de cela un jour de Noël. Je veux bien un petit morceau de blanc, merci. Roderick : Charles va se faire pasteur, j'en suis sûre.

RODERICK : Femme : il n'a que douze ans. Laisse-lui un peu de liberté pour décider. Je ne te cache pas que nous aurions grand besoin de lui dans l'entreprise. Ah, le temps passe lentement quand on regarde grandir ses rejetons en attendant qu'ils se choisissent une carrière.

LUCIE : Je ne souhaite pas que le temps passe un instant plus vite, merci bien. J'aime les enfants comme ils sont... Roderick, voyons, tu sais ce que dit le docteur : un verre par repas. *Elle pose la main sur son verre.* Non, Margaret, ce sera tout.

RODERICK se lève, son verre à la main. Avec un air de désarroi il fait quelques pas vers le portique sombre.

RODERICK : Mais enfin, qu'est-ce qui m'arrive ?

LUCIE : Roderick, je t'en prie, sois raisonnable.

RODERICK : *Titube, mais s'exprime toujours avec une ironie galante.* Mais, ma chère, les statistiques montrent que nous autres, buveurs tempérés et modérés...

LUCIE : *Se lève et le regarde avec détresse.* Roderick ! Chéri ! Qu'est-ce qui... ?

RODERICK : *Reprend sa place avec un air de soulagement effrayé.* Eh bien, c'est un plaisir d'être à nouveau à table avec vous. Combien de délicieux repas de Noël ai-je dû manquer, à l'étage ? C'est une journée radieuse pour vous rejoindre.

LUCIE : Ah mon cher, tu nous as fait une telle frayeur ! Voilà ton verre de lait... Joséphine, apportez les médicaments de M. Bayard — dans le placard de la bibliothèque.

RODERICK : En tout cas, maintenant que je suis remis je vais pouvoir m'occuper de cette maison.

LUCIE : Roderick ! Tu n'as pas l'intention de transformer la maison ?

RODERICK : Simplement la retoucher ici ou là. On dirait qu'elle a cent ans.

CHARLES entre nonchalamment depuis le couloir.

CHARLES : C'est la tempête aujourd'hui, Maman. Le vent déferle par-dessus la colline comme une canonnade. *Il embrasse les cheveux de sa mère et s'assied.*

LUCIE : Charles, mon chéri, c'est toi qui vas découper la dinde. Ton père ne se sent pas très bien. Tu as toujours dit que tu détestais faire les honneurs, et pourtant tu es si adroit.

Le père et le fils échangent leurs places.

Quel beau sermon. J'ai pleuré tout ce que j'ai su. Mère Bayard aimait tant les beaux sermons. Et puis elle fredonnait des chants de Noël toute l'année dans la maison. Ah, mon Dieu, mon Dieu, je n'ai pas cessé de penser à elle tout le matin !

CHARLES : Shh, Maman, c'est Noël. Il ne faut pas penser à des choses pareilles. Ne sois pas déprimée.

LUCIE : Être triste, ça ne veut pas dire être déprimée. Je dois être en train de vieillir ; j'aime bien la tristesse.

CHARLES : Oncle Brandon, vous n'avez rien à manger. Passez-moi son assiette, Hilda... Et un peu de sauce aux airelles...

Entre GENEVIEVE. Elle embrasse son père sur la tempe et s'assied.

GENEVIEVE : Quelle glorieuse journée. La moindre brindille a son enveloppe de glace. On ne voit pas ça souvent.

LUCIE : Tu as eu le temps de livrer tous les cadeaux, en sortant de l'église, Geneviève ?

GENEVIEVE : Oui, M'man. La vieille Mme Lewis te remercie mille fois pour le sien. C'est exactement ce qu'elle voulait, elle a dit. Donne m'en plein, Charles : tout plein.

RODERICK : *Se lève et se dirige vers le portique sombre.* Les statistiques, mesdames et messieurs, montrent que nous autres, buveurs tempérés...

CHARLES : Si nous allions faire un tour de patin, cet après-midi, Papa ?

RODERICK : Je vivrai jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

LUCIE : Je ne pense vraiment pas que le patin à glace soit une bonne idée.

RODERICK : *Sur le seuil du portique, l'air soudain étonné.* Oui, mais... mais... pas tout de suite !

Il sort.

LUCIE : *S'essuie discrètement les yeux.* Il était si jeune et si intelligent, cousin Brandon. *Elle élève la voix car le COUSIN BRANDON est sourd.* Je dis qu'il était si jeune et si intelligent... N'oubliez jamais votre père, les enfants. C'était un homme de valeur. Enfin, il n'aimerait pas nous savoir en deuil un jour comme aujourd'hui.

CHARLES : L'aile ou la cuisse, Geneviève ? Encore une petite lichette, Maman ?

LUCIE : *Met sa perruque blanche.* Je me souviens de notre premier Noël dans cette maison, Geneviève. Il y a vingt-cinq ans jour pour jour. Mère Bayard était assise là dans sa chaise roulante. Elle se rappelait le temps où les Indiens vivaient ici même et où elle traversait le Mississippi sur un radeau flambant neuf.

CHARLES : C'est impossible, Maman.

GENEVIEVE : Ça ne peut pas être vrai.

LUCIE : Bien sûr que c'était vrai... Moi-même, je me souviens du temps où il n'y avait qu'une seule rue pavée. On se contentait de marcher sur des planches. *Plus fort, au Cousin Brandon.* Nous nous souvenons de la ville avant qu'elle aie des trottoirs, pas vrai, Cousin Brandon ?

COUSIN BRANDON : *Ravi.* Ah ça oui ! C'était le bon temps.

CHARLES ET GENEVIEVE : *A voix basse : ceci est un refrain de famille.* C'était le bon temps.

LUCIE : Et ce bal, hier soir, Geneviève ? Tu t'es bien amusée ? J'espère que tu n'es pas allée jusqu'à danser la valse, ma chérie. Les filles comme nous doivent donner l'exemple. Est-ce que Charles t'a tenue à l'œil ?

GENEVIEVE : Il n'avait pas d'yeux pour moi ; il n'en avait que pour Léonore Banning. C'est fini, il ne peut plus le cacher, Maman. Je crois bien qu'il est fiancé à Léonore Banning.

CHARLES : Je ne suis fiancé à personne.

LUCIE : Elle est remarquablement jolie.

GENEVIEVE : Je ne me marierai jamais, Maman... Je resterai près de toi dans cette maison pour toujours, comme si la vie n'était qu'un long et joyeux festin de Noël.

LUCIE : Oh, mon enfant, il ne faut pas dire des choses pareilles !

GENEVIEVE : *Joueuse.* Tu ne me veux pas ? Tu ne veux pas me garder ?

LUCIE éclate en sanglots.

Voyons, Maman, que tu es bête ! Il n'y a rien de triste là-dedans... Qu'est-ce que ça pourrait bien avoir de triste ?

LUCIE : *S'essuie les yeux.* Pardonne-moi. Je suis un peu imprévisible, voilà tout.

CHARLES va à la porte et escorte dans la pièce LEONORE BANNING.

LEONORE : *Embrasse LUCIE sur la tempe.* Bonjour, Mère Bayard. Bonjour tout le monde. Mère Bayard, asseyez-vous ici près de Charles. C'est vraiment une journée de Noël splendide.

CHARLES : Un morceau de blanc ? Geneviève, Maman, Léonore ?

LEONORE : La moindre brindille a sa carapace de glace... On ne voit jamais une chose pareille.

CHARLES : *Crie.* Oncle Brandon, encore un petit ? Roger, remplissez le verre de mon oncle.

LUCIE : À CHARLES. Fais comme ton père. Ça ferait tellement plaisir au cousin Brandon. Tu sais. *Elle lève un verre imaginaire.* « Oncle Brandon, un verre de vin... »

CHARLES : *Se lève.* Oncle Brandon, un verre de vin à votre santé, mon cher.

BRANDON : À votre santé, mon cher. Dieu bénisse toutes les dames.

LES DAMES : Vous êtes trop aimables, messieurs.

GENEVIEVE : Si je pars en Allemagne étudier la musique, je promets de revenir à la Noël. Jamais je ne manquerais ça.

LUCIE : Je n'aime pas t'imaginer toute seule là-bas dans ces pensions étrangères.

GENEVIEVE : Maman chérie, le temps passera si vite que tu ne t'apercevras même pas de mon absence. Je serai de retour en un clin d'œil.

Entre, à jardin, la NOUNOU avec le landau. Rubans verts.

LEONORE : Oh, quel ange ! C'est le bébé le plus adorable du monde. S'il vous plaît, Nounou, laissez-moi le prendre.

Mais la NOUNOU traverse résolument toute la scène avec le landau, qu'elle pousse sous la porte sombre.

Ah, je l'aimais tant !

CHARLES se lève, passe un bras autour de sa femme et la raccompagne lentement jusqu'à la table.

GENEVIEVE : *Bas, à sa mère, pendant que les deux autres traversent la scène.* Qu'est-ce que je peux faire ?

LUCIE : *Lève les sourcils d'un air résigné.* Rien, ma chérie. Il faut du temps ; il n'y a que le temps qui puisse aider.

CHARLES revient à table.

Et si nous demandions à notre cousine Adélaïde de venir habiter ici avec nous ? Il y a largement de quoi vivre pour tout le monde ; je ne vois pas pourquoi elle continuerait toute sa vie à enseigner le cours préparatoire. Elle ne gênerait personne, n'est-ce pas, Charles ?

CHARLES : Non, je pense que ce serait très bien... Qui reveut des pommes de terre et de la sauce ? Encore un peu de dinde, Maman ?

BRANDON se lève et se dirige lentement vers le portique sombre. LUCIE se lève et se tient un moment le visage dans les mains.

COUSIN BRANDON : *Marmonne.* Être en Alaska à l'époque, ça valait la peine...

GENEVIEVE : *Se lève et regarde sa mère avec crainte.* Maman, qu'est-ce qui... ?

LUCIE : *À la hâte.* Chut, ma chérie. Ça va passer... Sois fidèle à ta musique, tu promets ?
Comme GENEVIEVE s'approche. Non, non. J'aimerais être seule une minute.

Elle tourne et se met à suivre BRANDON vers le côté cour.

CHARLES : Si les Républicains rassemblaient tous leurs votes au lieu de s'auto-diviser en petites cliques, ils pourraient l'empêcher d'obtenir un second mandat.

GENEVIEVE : Charles, Maman ne nous dit rien, mais elle n'est pas très en forme ces temps-ci.

CHARLES : Allons, Maman, partons en Floride pour quelques semaines.

Exit BRANDON.

LUCIE : *Sourit à GENEVIEVE et la salue de la main.* Pas de sottises : ne passe pas trop de temps à me regretter.

LUCIE joint les mains sous le menton. Ses lèvres bougent en un murmure. Elle marche jusqu'au portique et sort, sereine. GENEVIEVE reste figée, à regarder l'endroit où elle a disparu.

GENEVIEVE : *S'effondre sur la table, le visage enfoui dans les bras.* Que vais-je devenir ?
Qu'est-ce qu'il me reste à faire ?

Au même moment la NOUNOU entre côté jardin avec le landau. Rubans jaune pâle. LEONORE se précipite.

LEONORE : Oh, mes chéris... des jumeaux... Charles, ils sont magnifiques ! Regarde-les. Regarde-les.

CHARLES : *Se penche sur le landau.* Qui est la fille, qui est le garçon ?

LEONORE : On dirait qu'aucune mère avant moi n'a jamais eu de jumeaux... Regarde-les tous les deux ! Mais pourquoi Mère Bayard n'a-t-elle pas pu rester pour les voir ?

GENEVIEVE : *Se lève, brusquement en pleine détresse, et à voix forte.* Je ne veux pas continuer. C'est trop insupportable.

CHARLES : *Va rapidement à elle. Ils s'assoient. Il lui prend les mains et chuchote avec ferveur.* Mais Geneviève, Geneviève ! Maman se mettrait dans tous ses états si elle savait... Geneviève !

GENEVIEVE : *Secoue éperdument la tête.* Je ne lui ai jamais dit combien elle était merveilleuse. Nous la traitions tous comme si nous avions une amie dans la maison. Je croyais qu'elle serait là pour toujours.

LEONORE : *Timidement.* Geneviève, ma chérie, viens voir, tiens la main de mes bébés une minute. Nous appellerons la fille Lucie, comme sa grand-mère, ça te fera plaisir ? Viens voir comme leurs petites mains sont adorables.

GENEVIEVE se reprend et se dirige vers le landau. Elle adresse aux bébés un sourire désarmé.

GENEVIEVE : Quelles merveilles, Léonore.

LEONORE : Donne-lui ton doigt, chérie. Tu vas voir comme il s'agrippe.

CHARLES : Et nous appellerons le garçon Samuel... Bon, maintenant tout le monde à table, nous n'avons pas fini de déjeuner. Ne les laissez pas tomber, Nounou ; en tout cas pas le garçon. Nous comptons sur lui pour l'entreprise.

LEONORE : *Reste debout à regarder pendant que la NOUNOU les emmène dans le couloir.* Un jour ils seront grands ; tu t'imagines ? Ils entreront dans la pièce en disant « Bonjour, Maman ! ». *Elle pousse de petits soupirs de consternation ravie.*

CHARLES : Allons, une goutte de vin, Léonore. Geneviève ? C'est riche en fer. Eduardo, remplissez le verre de ces dames. L'air est froid et coupant, ce matin. J'allais faire du patin à glace avec Papa par ces matins-là, et Maman rentrait de l'église en disant...

GENEVIEVE : *Rêveusement.* Je sais, en disant : « Quel sermon splendide. J'ai pleuré tout ce que j'ai su. »

LEONORE : Qu'est-ce qui la faisait pleurer, chéri ?

GENEVIEVE : Toute cette génération-là pleurait en entendant un sermon. Ils étaient comme ça.

LEONORE : Vraiment, Geneviève ?

GENEVIEVE : Ils en entendaient depuis l'enfance ; je suppose que les sermons leur rappelaient leurs parents, comme le repas de Noël pour nous. Surtout dans une vieille maison comme celle-ci.

LEONORE : C'est vrai qu'elle commence à se faire vieille, Charles. Et comme c'est laid, toutes ces fioritures en fer forgé et cette effroyable coupole.

GENEVIEVE : Charles ! Tu ne vas pas transformer la maison !

CHARLES : Non, non. Je ne veux pas renoncer à la maison, mais tout de même ! Elle a cinquante ans. Au printemps nous enlèverons la coupole et nous ajouterons un nouveau pavillon du côté des courts de tennis.

À partir de ce moment-là, on voit GENEVIEVE changer. Elle se tient plus droite. Les coins de sa bouche se figent. Elle devient une vieille fille comme on les imagine, légèrement désillusionnée. CHARLES, quant à lui, devient un véritable homme d'affaires, un peu trop sûr de lui.

LEONORE : Alors nous pourrions demander à cette chère vieille cousine Adélaïde de venir vivre chez nous. C'est vraiment un femme très discrète.

CHARLES : Invite-la dès maintenant. Sauve-la du cours préparatoire.

GENEVIEVE : Nous n'avons cette idée que le jour de Noël, quand sa carte de vœux trône au milieu du salon.

Entre, côté jardin, la NOUNOU avec le landau. Rubans bleus.

LEONORE : Encore un garçon ! Encore un garçon ! Tiens, le voilà enfin, ton Roderick.

CHARLES : Roderick Brandon Bayard. Un petit bonhomme qui ira loin.

LEONORE : Au revoir, mon chéri. Ne grandis pas trop vite. Oui, oui. Arheu, arheu, arheu... Reste exactement comme tu es. Merci, Nounou.

GENEVIEVE : *Qui n'a pas quitté la table, sèchement.* Reste exactement comme tu es.

La NOUNOU sort avec le landau. Les autres reprennent leur place.

LEONORE : Maintenant j'ai trois enfants. Un, deux, trois. Deux garçons et une fille. Je les collectionne. C'est passionnant. *Par dessus son épaule.* Vous dites, Hilda ? Oh, Cousine Adélaïde est arrivée ! Entrez, Cousine.

LEONORE va dans le couloir pour accueillir la COUSINE ADELAÏDE, qui porte déjà ses cheveux blancs.

ADELAÏDE : *Timidement.* C'est un tel plaisir d'être ici parmi vous.

CHARLES : *Lui avance une chaise.* Les jumeaux vous ont déjà prise en affection, Cousine.

LEONORE : Le bébé s'est jeté dans ses bras.

CHARLES : Comment sommes-nous parents, exactement, Cousine Adélaïde ?... Tiens, Geneviève, toi dont c'est la spécialité... Mais d'abord un peu de dinde et de farce, ma femme ? Qui veut de la sauce aux aïelles ?

GENEVIEVE : Je vais m'y retrouver : Grand-mère Bayard était votre...

ADELAÏDE : Ta Grand-mère Bayard était une cousine au second degré de ma Grand-mère Haskins, du côté Wainwright.

CHARLES : Nous avons tout ça dans un registre quelque part à l'étage. C'est très intéressant, ce genre d'histoires.

GENEVIEVE : Absurde. Il n'existe pas de pareils registres. C'est sur les pierres tombales que je récolte mes informations, et croyez-moi, il faut en gratter des couches, de mousse, pour retrouver ne serait-ce qu'un arrière-grand-parent.

CHARLES : J'ai entendu raconter que ma Grand-mère Bayard avait traversé le Mississippi sur un radeau, à l'époque où il n'y avait ni ponts ni bacs. Geneviève et moi ne l'avons pas connue. Le temps passe à toute vitesse dans un grand pays neuf comme le nôtre. Réservez-vous de sauce aux aïelles, Cousine Adélaïde.

ADELAÏDE : *Timidement.* Eh bien, le temps doit s'écouler lentement en Europe, avec cette horrible guerre qui a lieu.

CHARLES : Une guerre de temps à autre, ça ne fait peut-être pas de mal, après tout. Ça nettoie tout ce poison que les nations emmagasinent. C'est comme un furoncle.

ADELAÏDE : Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu !

CHARLES : *Avec délectation.* Oui, c'est comme un furoncle... Ho ! ho ! les voilà, tes jumeaux.

Les jumeaux font leur apparition à la porte du couloir. SAM porte l'uniforme d'un aspirant. LUCIE s'affaire à en ajuster un quelconque détail.

LUCIE : Ça lui va à merveille, pas vrai, Maman ?

CHARLES : Fais-toi voir, fils.

SAM : Maman, ne laisse pas Roderick bricoler avec ma collection de timbres pendant mon absence.

LEONORE : Dis, Sam, tu nous enverras une lettre de temps en temps, hein. Sois sage, n'oublie pas.

SAM : Vous pourriez peut-être m'envoyer un de vos fameux gâteaux de temps à autre, Cousine Adélaïde.

ADELAÏDE : *Toute émotionnée.* Je te le promets, mon chéri.

CHARLES : Si tu as besoin d'argent, souviens-toi que nous avons des agents à Paris et à Londres.

LEONORE : Sois sage, Sam.

SAM : Eh ben, au revoir...

SAM sort d'un pas vif par la porte sombre, jetant devant lui son inutile perruque blanche. LUCIE s'assied à table, les yeux baissés.

ADELAÏDE : *Après une légère pause, d'une voix basse et contrainte, pour faire la conversation.* J'ai discuté un instant avec Mme Fairchild en sortant de l'église. Elle dit que son rhumatisme s'arrange un peu. Elle vous remercie très chaleureusement pour son cadeau de Noël. La boîte à ouvrage, c'est bien ça ?... Le sermon était admirable. Notre vitrail était de toute beauté, Léonore, de toute beauté. Tout le monde en parlait et se rappelait notre Sam avec affection. *LEONORE porte la main à sa bouche.* Pardonne-moi, Léonore, mais il vaut mieux parler de lui que se taire, puisque nous pensons tous si fort à lui.

LEONORE : *Se lève, en détresse.* Il était si jeune. Il était si jeune, Charles.

CHARLES : Ma chérie, ma chérie.

LEONORE : Je veux lui dire combien il était merveilleux. Nous l'avons laissé partir comme ça, sans y penser. Je veux lui dire tous nos sentiments pour lui... Pardonnez-moi, je vais faire un petit tour... Oui, bien sûr, Adélaïde... il vaut mieux parler de lui.

LUCIE : *À voix basse, à GENEVIEVE.* Je peux faire quelque chose ?

GENEVIEVE : Non, non. Il faut du temps ; il n'y a que le temps qui puisse aider.

LEONORE, qui erre dans la pièce, se trouve près de la porte au moment où entre son fils RODERICK. Il lui prend le bras et la raccompagne à table.

RODERICK : Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui vous prend à tous d'être aussi maussades ? On s'est bien amusés, à la patinoire, aujourd'hui.

CHARLES : Asseyez-vous, jeune homme. J'ai un mot à vous dire.

RODERICK : Il y avait tout le monde. Lucie n'a pas arrêté de patiner dans le coin avec Dan Creighton. À quand la nouvelle, Lucie, à quand la nouvelle ?

LUCIE : Je ne sais pas de quoi tu parles.

RODERICK : Lucie va bientôt nous quitter, Maman. Dan Creighton, franchement : comme si elle n'avait pas pu trouver mieux.

CHARLES : *Menaçant.* Roderick, j'ai un mot à te dire.

RODERICK : Oui, Papa.

CHARLES : Est-il vrai, Roderick, que tu t'es fait remarquer hier soir au club, en plein milieu du bal de Noël ?

LEONORE : Pas maintenant, Charles, je t'en supplie. C'est notre déjeuner de Noël.

RODERICK : *D'une voix forte.* Non, ce n'est pas vrai.

LUCIE : Vraiment, Papa, il n'a rien fait. C'est cet abominable Johnny Lewis.

CHARLES : Je me moque de Johnny Lewis. Ce que je veux savoir, c'est si mon fils...

LEONORE : Charles, je t'en supplie.

CHARLES : Un fils de la première famille de la ville !

RODERICK : *Se lève.* Je déteste cette ville et tout ce qui s'y rattache. Je l'ai toujours détestée.

CHARLES : Tu t'es comporté comme un mufle, mon bonhomme, comme un mufle malappris.

RODERICK : Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

CHARLES : Tu t'es saoulé, et tu t'es mal tenu envers les filles de mes meilleurs amis.

GENEVIEVE : *Donne un coup sur la table.* Rien au monde ne justifie une scène aussi laide. Charles, j'ai honte pour toi.

RODERICK : Bon sang, on est bien obligés de se saouler dans cette ville pour oublier à quel point la vie est insipide. Le temps passe si lentement par ici que tout s'immobilise, le voilà, le problème.

CHARLES : Eh bien, jeune homme, nous allons trouver de quoi l'occuper, ton temps. Tu vas quitter l'université et tu te présenteras à l'usine Bayard le deux janvier.

RODERICK : *À la porte du couloir.* J'ai mieux à faire que de m'enfermer dans ta vieille usine. Je m'en vais quelque part où le temps passe vraiment, bon Dieu !

Il sort dans le couloir.

LEONORE : *Se lève.* Roderick, Roderick, viens voir une minute... Charles, où peut-il aller ?

LUCIE : *Se lève.* Shh, Maman. Il reviendra. Quant à moi, il faut que j'aille à l'étage faire ma malle.

LEONORE : Il ne va plus me rester aucun enfant !

LUCIE : Shh, Maman. Il reviendra. Il est juste allé en Californie où je ne sais où. Adélaïde a fait la plupart de mes bagages : merci mille fois, Cousine Adélaïde. *Elle embrasse sa mère.* J'en ai pour une minute. *Elle sort en courant dans le couloir.*

GENEVIEVE et LEONORE mettent leurs cheveux blancs.

ADELAÏDE : C'est une journée magnifique. En rentrant de l'église je me suis arrêtée un moment pour voir Mme Foster. Son arthrite va et vient.

LEONORE : C'est douloureux ?

ADELAÏDE : Oh, elle dit que dans cent ans on ne verra plus la différence !

LEONORE : Oui, c'est une brave petite stoïcienne.

CHARLES : Allons, un peu de blanc, ma femme ?... Mary, passez-moi l'assiette de ma cousine.

LEONORE : Qu'y a-t-il, Mary ?... Oh, un télégramme qu'ils nous ont envoyé de Paris ! « Joyeux Noël et bonnes pensées à tout le monde. » Je leur ai dit que nous mangerions un bout de leur gâteau de mariage en pensant à eux, aujourd'hui. Apparemment, c'est décidé : ils vont s'installer dans l'est, Adélaïde. Je n'aurai pas ma fille comme voisine. Ils espèrent construire bientôt sur la côté au nord de New York.

GENEVIEVE : Il n'y a pas de côte au nord de New York.

LEONORE : Alors, à l'est ou à l'ouest, je ne sais plus.

Pause.

CHARLES : Brrr, en voilà une journée sombre.

Il met sa perruque blanche.

Le temps ne passe pas vite, quand il n'y a pas de jeunes dans la maison.

LEONORE : J'ai trois enfants quelque part.

CHARLES : *Cherche maladroitement à la reconforter.* L'un d'entre eux a donné sa vie pour son pays.

LEONORE : *Tristement.* Un autre vend de l'aluminium en Chine.

GENEVIEVE : *Atteignant peu à peu la crise d'hystérie.* Je peux tout supporter, sauf cette abominable suie qui colle partout. Nous aurions dû déménager il y a des lustres. Nous sommes entourés par les usines. Il faut changer les rideaux des fenêtres toutes les semaines.

LEONORE : Voyons, Geneviève !

GENEVIEVE : C'est insupportable. Je ne peux pas supporter ça plus longtemps. Je pars à l'étranger. Ce n'est pas seulement la suie qui s'insinue à travers les murs de cette maison, ce sont les pensées, les pensées de ce qui a eu lieu, de ce qui aurait pu avoir lieu ici. Et la sensation des années qui se traînent les unes derrière les autres entre ces quatre ces murs. Ma mère est morte hier... pas il y a vingt-cinq ans. Oh, je vais vivre et je vais mourir à l'étranger ! Oui, je serai cette vieille fille américaine qui part vivre et mourir dans une pension à Munich ou à Florence.

ADELAÏDE : Geneviève, tu es fatiguée.

CHARLES : Allons, Geneviève, bois une grande gorgée d'eau fraîche. Mary, ouvrez la fenêtre une minute.

GENEVIEVE se précipite en larmes dans le couloir.

ADELAÏDE : Cette chère Geneviève nous reviendra, je crois.

Elle se lève et se dirige vers le portique sombre.

Tu aurais dû venir te promener aujourd'hui, Léonore. C'était une de ces journées où chaque chose à sa carapace de glace. C'était ravissant, vraiment.

CHARLES se lève et se met à la suivre.

CHARLES : Léonore, j'allais faire du patin à glace avec Papa par des matins pareils. Si seulement je me sentais un peu mieux.

LEONORE : Comment ça ? Je me retrouve avec deux invalides sur les bras en même temps ? Cousine Adélaïde, il faut vous rétablir pour m'aider à soigner Charles.

ADELAÏDE : Je ferai de mon mieux.

Sur le seuil du portique, elle se retourne et revient s'asseoir à table.

CHARLES : C'est bon, Léonore, je ferai ce que tu me demandes. Je vais écrire au mufler une lettre de pardon et de d'excuses. C'est Noël. Je vais l'envoyer par télégramme, même.

Il sort par la porte sombre.

LEONORE : *S'essuie les yeux.* Adélaïde, c'est un tel réconfort de vous avoir avec moi. Mary, vraiment, je ne peux rien avaler. Bon, peut-être, une petite lchette de blanc.

ADELAÏDE : (*Très vieille*) J'ai discuté un moment avec Mme Keene en sortant de l'église. Elle demandait des nouvelles des jeunes... A l'église je me sentais très fière d'être assise sous nos vitraux, Léonore, et nos plaques de bronze. L'allée des Bayard : c'est véritablement une allée des Bayard, je trouve ça très beau.

LEONORE : Adélaïde, est-ce que vous m'en voudriez beaucoup si j'allais passer un peu de temps chez les enfants au printemps ?

ADELAÏDE : Bien sûr que non. Je sais à quel point ils ont besoin de vous. Surtout maintenant qu'ils s'apprêtent à construire une nouvelle maison.

LEONORE : Vous ne m'en voudriez pas ? Cette maison est la vôtre aussi longtemps que vous le souhaitez, ne l'oubliez pas.

ADELAÏDE : Je ne vois pas pourquoi elle vous déplaît, à tous. J'y suis attachée plus que je ne peux dire.

LEONORE : Je ne pars pas longtemps. Je serai de retour en un clin d'œil, et nous pourrons recommencer nos lectures à voix haute à la veillée.

Elle l'embrasse et sort dans le couloir.

Restée seule, ADELAÏDE mange lentement et parle à Mary.

ADELAÏDE : C'est bon, Mary, j'ai changé d'avis. Si vous voulez bien demander à Bertha d'avoir la gentillesse de me préparer un petit lait de poule. Un délicieux petit lait de poule... J'ai reçu une si gentille lettre de Mme Bayard ce matin, Mary. Une si gentille lettre. Ils fêtent leur premier Noël dans la nouvelle maison. Ils doivent être très heureux. Ils l'appellent Mère Bayard, dit-elle, comme si elle était une vieille dame. Elle dit aussi qu'elle trouve ça plus facile de se déplacer dans un fauteuil roulant... Une si chère lettre... Et Mary, je peux vous dire un secret. Attention, c'est toujours un grand secret. Ils attendent un petit enfant. N'est-ce pas une nouvelle merveilleuse ? Maintenant je vais lire un peu.

Elle pose un livre sur un support devant elle et continue à plonger sa cuillère dans un bol de crème de temps à autre. De très vieille, elle devient immensément vieille. Elle soupire. Le livre tombe. Elle trouve une canne à ses côtés, et se dirige à petits pas incertains vers le portique sombre, en murmurant :

« Roderick et Lucie, ces chers petits. »

FIN DE LA PIECE